

Les musées des sciences Au-delà du nationalisme?

Jean-Claude Guédon

Numéro 26, hiver 1985

Science : l'avenir de l'héritage

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18441ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (imprimé)

1923-2543 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Guédon, J.-C. (1985). Les musées des sciences : au-delà du nationalisme?
Continuité, (26), 17–19.

Les musées des sciences

AU-DELÀ DU NATIONALISME?

À Milan, Florence ou Prague, on privilégie l'apport national à la science universelle. Au Québec, doit-on aller plus loin?

par Jean-Claude Guédon

Parler du patrimoine artistique ou architectural d'un pays soulève peu de problèmes: dans des limites spatiales définies, c'est-à-dire à l'intérieur de frontières établies (juridiques, culturelles ou linguistiques), on peut en effet recenser l'héritage des biens que les générations antérieures nous ont en quelque sorte légués. Au total, une liste exhaustive de ces biens peut être donnée. Cette liste joue un peu le rôle d'un «musée imaginaire» des possessions nationales, susceptible d'ailleurs de se concrétiser en collection réelle dans le cas de biens meubles. Ces inventaires nationaux existent dans de nombreux cas et, en période de crise et surtout de guerre, ces musées imaginaires, loin de tous yeux, prennent corps lorsque les objets recensés sont mis à l'abri en quelque endroit reculé.

UNE DÉFINITION

Le passage du patrimoine, pris dans cette première acception, au patrimoine scientifique peut paraître comme une simple extension de la même notion. Toutefois, transposer dans le contexte scientifique, le terme de patrimoine soulève des difficultés importantes. En effet, que signifie l'expression «patrimoine scientifique»?



Globe terrestre datant de 1588-1593 exposé au Musée de l'histoire des sciences de Florence. (photo tirée de: «The Antique Instruments of the Museum of History of Science in Florence», 1980)

Attardons-nous au deux composantes de cette expression. D'abord la science. Cette dernière ou du moins ses constituantes, c'est-à-dire l'ensemble des lois, théories et concepts, se veut universelle. Les équations de l'électromagnétisme appartiennent donc à l'humanité entière et semblent de toute manière permettre les mêmes applications techniques d'un bout à l'autre de la planète (et même au-delà...). Si patrimoine scientifique il y a, il n'a de sens qu'au niveau de l'humanité.

Pourtant le mot «patrimoine», parce qu'il renvoie à la notion d'héritage venant du père, semble requérir un lien plus étroit, plus spécifique aussi, entre le donateur et le légataire. D'où la tentative de construire une notion de patrimoine scientifique correspondant à des frontières plus étroites, souvent nationales. Dans ce cas, le patrimoine scientifique réfère plutôt à l'ensemble des contributions que la collectivité nationale a apportées à l'édifice scientifique universel.

proche des sciences qui a longtemps dominé le genre. Qu'en est-il en Europe? Et que peuvent nous apprendre les expériences d'outre-mer?

LE CAS DE L'ITALIE

En Europe, les musées des sciences et des techniques reflètent presque toujours cette vision nationaliste du patrimoine scientifique, probablement parce que c'est en grande partie sur ce continent du monde que la science occidentale est née. Cela dit, d'un pays à un autre, le sentiment nationaliste varie.

Ainsi, à Milan, le Musée national de la science et de la technique s'appelle également le Musée Léonard de Vinci. Il consacre une grande partie de ses expositions à divers mécanismes construits sous forme de modèles à partir des dessins du grand artiste de la Renaissance. Une fois cet hommage rendu au passé italien des

Vue générale de la salle des vélos et vélomoteurs au Musée Léonard de Vinci à Milan. (photo tirée de: «Il Museo nazionale della scienza e della tecnica, Milano», 1983)



Ce n'est plus d'électromagnétisme que l'on parle alors, mais de Maxwell, si on est Anglais, ou d'Ampère si on est Français, ou encore d'Oersted si on est Danois. Il s'agit en fait de remettre à l'honneur les héros nationaux sans lesquels le monument universel «électromagnétisme» n'aurait pu être.

On retrouve par ce biais toute une forme d'histoire des sciences fondée sur les grands hommes et leurs découvertes (ou inventions), une ap-

sciences et des techniques, le reste du musée, divisé en vingt-deux autres sections, couvre un ensemble d'activités sectorielles qui semblent plutôt juxtaposées les unes aux autres qu'organisées en thèmes cohérents: photographie, informatique, mesure du temps, acoustique et instruments musicaux, instruments pour l'enseignement de la physique et ainsi de suite.

Au total, le Musée Léonard de Vinci laisse l'impression d'un certain dé-

sordre: la volonté de montrer l'extrême variété des secteurs scientifiques et techniques concurrence le désir de reconstruire partiellement les axes historiques du développement de ces secteurs. Mais un message s'en dégage: si la science est universelle, l'apport italien, symbolisé par la présence centrale de Léonard de Vinci, est loin d'être négligeable. En quelque sorte, le musée de Milan correspond bien à ces actes de réaffirmation nationale qui succèdent aux grandes épreuves historiques: il ne faut pas oublier que ce musée à la longue préhistoire s'ouvre en 1953, après sept années de travaux.

Le Musée de l'histoire des sciences de Florence, beaucoup plus beau que celui de Milan, rejoint pourtant ce dernier dans son traitement général de la science. Le musée de Florence nous montre le patrimoine scientifique sous une autre forme, mais pour en dégager à peu près la même signification. En effet, ce musée a rassemblé d'importantes collections d'instruments scientifiques qui constituent une sorte de «fonds d'archives», faisant le pendant aux textes scientifiques généralement étudiés par les historiens des sciences.

Ici encore, l'apport italien se manifeste au sein d'un ensemble plus vaste où tous les pays d'Europe sont présents. La contribution italienne à la science universelle est donc mise en scène tout simplement: on a placé divers instruments du pays à côté d'instruments analogues venus du reste du continent. Mais cette présence, somme toute discrète, est considérablement renforcée par un objet qui a tout et, en même temps, rien à voir avec la science: à Florence, le Musée de l'histoire des sciences contient un véritable reliquaire en verre à l'intérieur duquel est conservé un doigt de Galilée. Ce doigt — peut-être un majeur — dressé à la verticale peut prêter à de nombreux commentaires. Un fait demeure cependant: la sacralisation du savant local réaffirme avec vigueur la dimension nationaliste et même régionaliste du patrimoine scientifique.

À PRAGUE

Le cas du Musée national technique de Prague est plus intéressant parce que l'histoire de la nation tchèque, par certains côtés, offre des ana-

logies remarquables avec celle des Québécois. Rappelons par exemple que Prague fut longtemps une ville bilingue où la minorité germanophone dominait la vie économique et culturelle de la cité. L'origine du musée tchèque correspond à un acte d'affirmation nationale, à une époque où ce fait est nié et refoulé par les Autrichiens.

Dès 1896, Karel Preis, professeur à l'Université polytechnique tchèque, avait mis sur pied un musée de l'industrie sucrière, rattaché à l'Université. En 1907, la perspective de voir



Conçu par «l'Accademia del Cimento» (1657-1667), ce thermomètre exposé au musée florentin d'histoire de la science, fut surnommé «le paresseux» pour ses réactions très lentes aux changements de température. (photo: «The Antique Instruments of the Museum of History of Science in Florence», 1980)

Vue partielle d'une mine de charbon reproduite au Musée national technique de Prague. (photo tirée de: «National technical Museum», Praha, 1980)

se créer un musée des sciences à Vienne stimule l'envie de sa rivale, Prague, envie exprimée par la Chambre de commerce et des métiers de cette ville, et particulièrement par son secrétaire, J. Gruber.

Les discussions qui ont mené à la création du Musée de Prague sont révélatrices des enjeux liés à la notion de patrimoine scientifique. Rappelons d'abord que ce musée a reçu le nom, en 1908, de Musée technique du Royaume tchèque, de façon à souligner la souveraineté de la Bohême et de la Moravie, souveraineté qui était alors politiquement niée. Par la suite, un long débat a porté sur le contenu du musée: fallait-il montrer les objets techniques les plus mo-

dernes ou en faire une présentation historique? C'est finalement la perspective historique qui a prévalu: il s'agissait de représenter l'évolution des sciences, des techniques et de l'industrie dans le Royaume tchèque. Pourtant, le premier directeur de ce musée, Jaroslav Vesely, penchait, lui, pour l'intégration du Musée dans l'Institut pour la promotion de l'industrie.

Cela dit, ce musée fut construit sans aide gouvernementale et, en fait, les autorités austro-hongroises ont tenté de faire obstacle au projet. Sym-



boliquement, le musée ouvrit ses portes le 28 septembre 1910, jour de la Saint Wenceslas, saint patron national. Ce musée est donc né d'une volonté nationaliste et politique extrêmement claire.

Depuis, bien sûr, beaucoup d'événements sont venus infléchir la trajectoire de cette institution, si bien qu'aujourd'hui le musée de Prague ressemble par certains côtés à celui de Milan, Léonard de Vinci en moins. Son point fort demeure sa représentation de l'activité minière, à la fois dans ses dimensions contemporaines (galeries de mine de fer et de charbon reconstituées) et historiques. Comme à Florence, Prague entretient un lien étroit entre la muséologie scientifique et l'histoire des sciences et des techniques.

AU-DELÀ DE L'IDENTITÉ NATIONALE

Ce bref survol de quelques expériences européennes permet de situer dans une perspective internationale le traitement du patrimoine scientifique et d'en tirer quelques le-

çons pour le Québec. D'abord, le patrimoine scientifique, mis en scène dans ces musées européens, l'est toujours comme s'il s'agissait d'un patrimoine accessible à tous. Même dans le cas tchèque, la science et les techniques sont mobilisées pour affirmer l'identité nationale. Or, tous les membres d'une société donnée n'ont pas, malheureusement, la même accessibilité à l'héritage. Cette inégalité de l'accès à l'héritage, les musées examinés ici l'ignorent complètement.

Rüsselsheim, en Allemagne fédérale, constitue l'un des rares endroits où la distribution inégale des sciences et des techniques est abordée dans un cadre muséologique portant sur le travail. Or, dans le cas québécois, la notion de patrimoine scientifique et technique n'a de sens que si l'on montre comment la nation québécoise, dans son ensemble, s'est située par rapport aux connaissances scientifiques et techniques en général et comment les Québécois, de par leur lieu de travail, se trouvaient plus ou moins en mesure de s'approprier ces connaissances.

Cette histoire, par certains côtés, rappelle celle des Tchèques, mais avec un décalage historique important: les Tchèques, rappelons-le, se préoccupaient de ces questions dès le début du siècle. Le Québec, grâce au frère Marie-Victorin, a vu les grandes phases de son activité scientifique se manifester seulement trente ans plus tard. Une éternité dans l'histoire des sciences... ■



JEAN-CLAUDE GUÉDON

Professeur à l'Institut d'histoire et de socio-politique des sciences de l'Université de Montréal, il a été récemment nommé membre du conseil d'administration de la Maison des sciences et des techniques de Montréal.